DU MÊME AUTEUR

Georges Bernanos, à la merci des passants, Plon, 1986.

Bernanos aujourd'hui (en collaboration avec Luc Balbont), éditions Nouvelle Cité, 1987.

Composition et présentation des textes de Georges Bernanos :

Le lendemain, c'est vous ! Plon
La France contre les robots, Plon
La Vocation spirituelle de la France, Plon
Lettres retrouvées, Plon
Le Chemin de la Croix-des-Ames, éditions du Rocher
Les Prédestinés, Points-Seuil.
Scandale de la vérité,
suivi de *Nous autres Français,* Points-Seuil.

Réalisation et mise en pages Françoise Borin

92

BERNANOS

Iconographie recueillie, choisie et présentée
par Jean-Loup Bernanos

plon

Dl - 15-04-1988 - 09335

588984



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1988.
ISBN 2-259-01873-4

Mademoiselle,

Il y a cinq minutes, je me demandais ce que j'allais écrire sur votre album parce que je suis naturellement paresseux. Et puis j'ai pensé tout à coup que cette idée d'avoir un album était, au fond, bien touchante, bien émouvante — que c'était une idée d'enfant. Et comme toutes les idées d'enfant, elle est généralement bafouée, parce que le monde ne comprend rien à l'enfance. Je ne dis pas que le monde hait l'enfance, mais elle l'embête, et le monde, qui tolère tout, ne supporte pas qu'on l'embête.

Bref, les jeunes filles tendent leur album aux « grandes personnes » comme les pauvres tendent la main. Et ils sont généralement déçus l'un et l'autre, car il n'y a jamais eu de réellement déçus dans l'univers que les privilégiés des béatitudes, c'est-à-dire les pauvres et les enfants.

La plupart de ces grandes personnes auxquelles vous avez tendu la main — cardinaux, théologiens, historiens, essayistes, romanciers — vous ont donné tout juste une signature. La signature est ici l'équivalent du petit sou qu'on donne aux pauvres. Entre parenthèses, si le régime totalitaire triomphe, ils n'auront même plus besoin d'écrire leur nom, ils inscriront seulement leur numéro matricule, comme les militaires et les forçats.

Mais vous n'avez pas tendu la main qu'aux grandes personnes, vous l'avez aussi tendue aux poètes. Et je crois que les poètes — ô miracle ! — vous ont donné sans compter, parce que les poètes sont par nature libéraux et magnifiques. N'oubliez plus désormais que ce monde hideux ne se soutient encore que par la douce complicité — toujours combattue, toujours renaissante — des poètes et des enfants.

Soyez fidèle aux poètes, restez fidèle à l'enfance ! Ne devenez jamais une grande personne ! Il y a un complot des grandes personnes contre l'enfance, et il suffit de lire l'Évangile pour s'en rendre compte. Le Bon Dieu a dit aux cardinaux, théologiens, essayistes, historiens, romanciers, à tous enfin : « Devenez semblables aux enfants. » Et les cardinaux, théologiens, historiens, essayistes, romanciers répètent de siècle en siècle à l'enfance trahie : « Devenez semblables à nous. »

Lorsque vous relirez ces lignes, dans bien des années, donnez un souvenir et une prière au vieil écrivain qui croit de plus en plus à l'impuissance des Puissants, à l'ignorance des Docteurs, à la niaiserie des Machiavels, à l'incurable frivolité des gens sérieux. Tout ce qu'il y a de beau dans l'histoire du monde s'est fait à l'insu de nous par le mystérieux accord de l'humble et ardente patience de l'homme avec la douce Pitié de Dieu.

Bon courage et bonne chance ! Il nous faut tous surmonter la vie. Mais la seule manière de surmonter la vie, c'est de l'aimer. Et la seule manière de l'aimer, c'est de la prodiguer sans mesure. Tous les péchés capitaux ensemble damnent moins d'hommes que l'Avarice et l'Ennui.

Georges BERNANOS.



« La chaussée noire était devant ses yeux ainsi qu'un paysage de feuillage et d'eau courante, qui l'attirait comme un fleuve. Où courait-elle ainsi, la longue route luisante, vers quel horizon fabuleux ? Il la prolongeait par la pensée bien au-delà, plus loin, beaucoup plus loin, jusqu'à ces minces routes blondes de colline en colline, toutes frémissantes sous la lune douce. Il voyait cette blancheur monter vers le ciel, s'y perdre, redescendre, dix fois roulée et déroulée pour s'évanouir encore et tout à coup s'échapper, courir au-devant de l'aube. Il respirait à pleins poumons l'air humide, il écoutait sonner son pas — une, deux — l'ancienne vie était derrière, bien loin derrière, effacée à mesure, clopin-clopant, d'un pas boiteux. Tout à l'heure, elle ne serait plus... Il n'est que de fuir, mettre l'espace entre elle et nous, tourner le dos. »

(Un mauvais rêve.)



« Au fond, pense Philippe, leur nature m'embête. Je n'ai jamais aimé que les routes. La route, elle, sait ce qu'elle veut... La belle route ! La chère route ! Vertigineuse amie, promesse immense ! L'homme qui l'a faite de ses mains, pouce à pouce, fouillée jusqu'au cœur, jusqu'à son cœur de pierre, puis enfin polie, caressée, ne la reconnaît plus, croit en elle. La grande chance, la chance suprême, la chance unique de sa vie est là, sous ses yeux, sous ses pas, brèche fabuleuse, déroulement sans fin, miracle de solitude et d'évasion, arche sublime lancée vers l'azur. Il l'a faite, il s'est donné à lui-même ce jouet magnifique, et sitôt qu'il a foulé la piste couleur d'ambre, il oublie que son propre calcul en a tracé d'avance l'itinéraire inflexible... Qui n'a pas vu la route à l'aube, entre ses deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance. »

(Monsieur Ouine.)



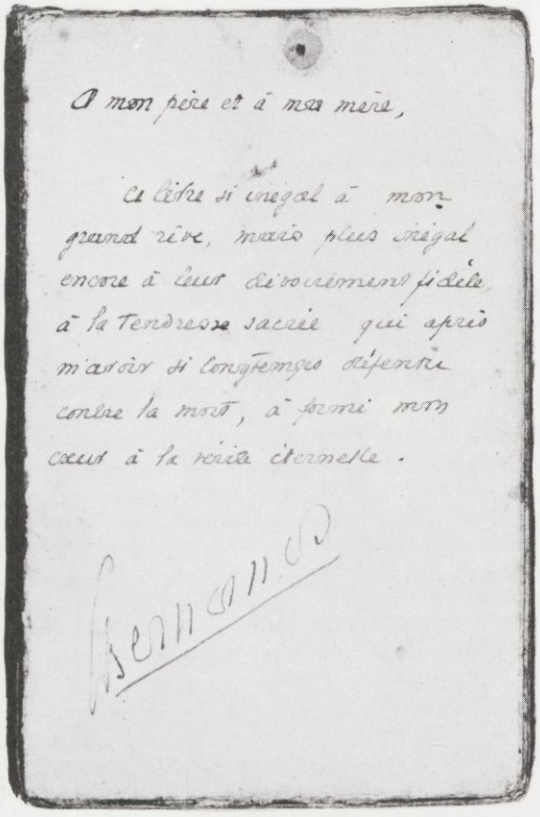
Georges Bernanos à dix ans.

« Dès que je prends la plume, ce qui se lève tout de suite en moi, c'est mon enfance, mon enfance si ordinaire, qui ressemble à toutes les autres, et dont pourtant je tire tout ce que j'écris comme d'une source inépuisable de rêves. Les visages et les paysages de mon enfance, tous mêlés, confondus, brassés par cette espèce de mémoire inconsciente qui me fait ce que je suis, un romancier, et s'il plaît à Dieu, aussi, un poète. »

(Correspondance, II.)

« J'ignore pour qui j'écris, mais je sais pourquoi j'écris. J'écris pour me justifier. — Aux yeux de qui ? — Je vous l'ai déjà dit, je brave le ridicule de vous le redire. Aux yeux de l'enfant que je fus. Qu'il ait cessé de me parler ou non, qu'importe, je ne conviendrai jamais de son silence, je lui répondrai toujours. » *(Les Enfants humiliés.)*

« Une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y rentrer, comme tout au bout de la nuit on retrouve une autre aurore. » *(Dialogues des carmélites.)*



A mon père et à ma mère,

Ce livre si inégal à mon grand rêve, mais plus inégal encore à leur dévouement fidèle, à la tendresse sacrée qui après m'avoir si longtemps défendu contre la mort, a fermé mon cœur à la vérité éternelle.

Bernanos

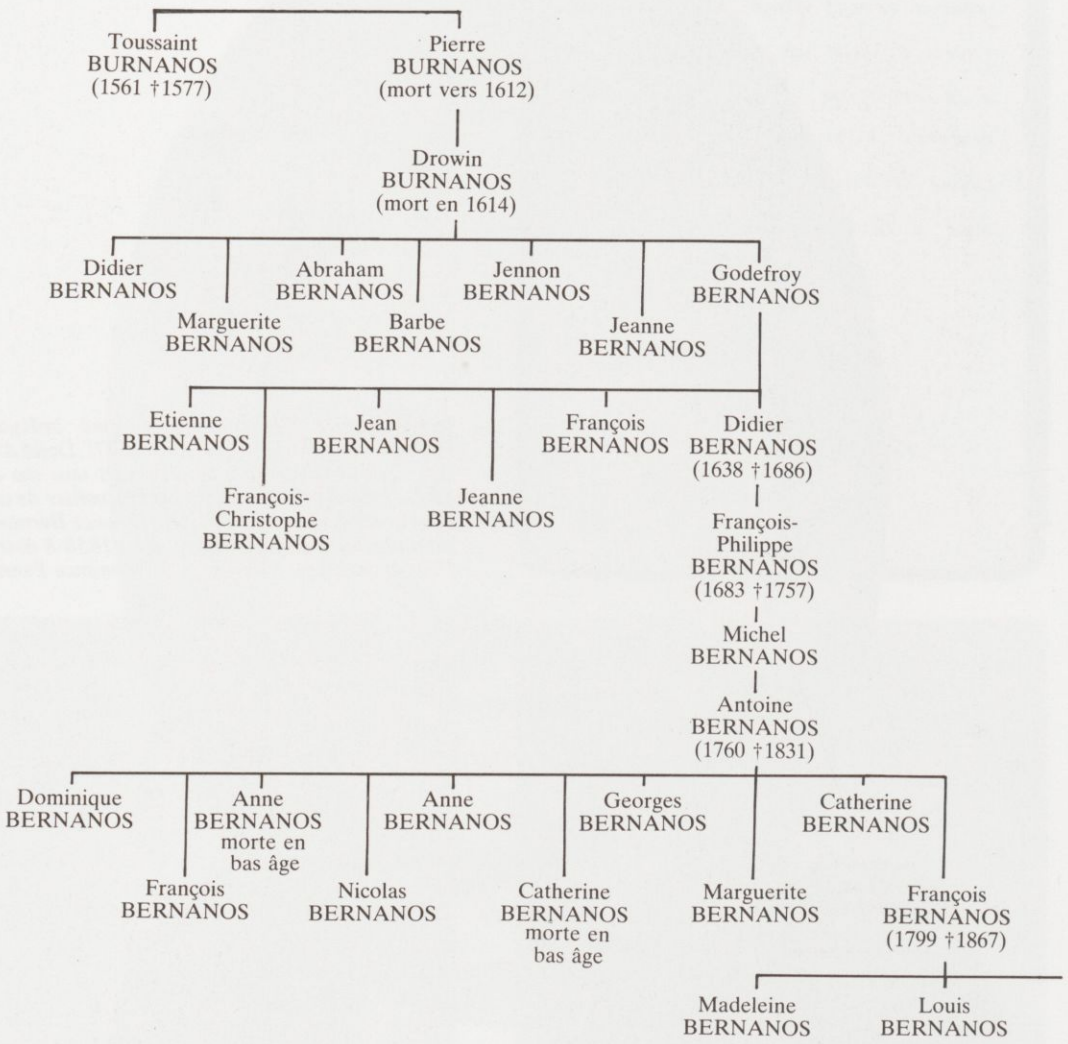
Jean-François Bernanos, prénommé ordinairement Émile, (31 mars 1854-2 janvier 1927). Doué d'un goût artistique peu commun et d'un réel sens des affaires, Émile réussit brillamment dans son métier de tapissier-décorateur et sa femme Marie-Clémence Bernanos, plus communément appelée Hermance, (1858-8 mars 1930). Fille de François Moreau et d'Hermance Pennin.





« Nous avons bien tort de mettre le passé derrière nous.
Le passé nous attend dans l'Éternel. »
Georges Bernanos.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE BERNANOS

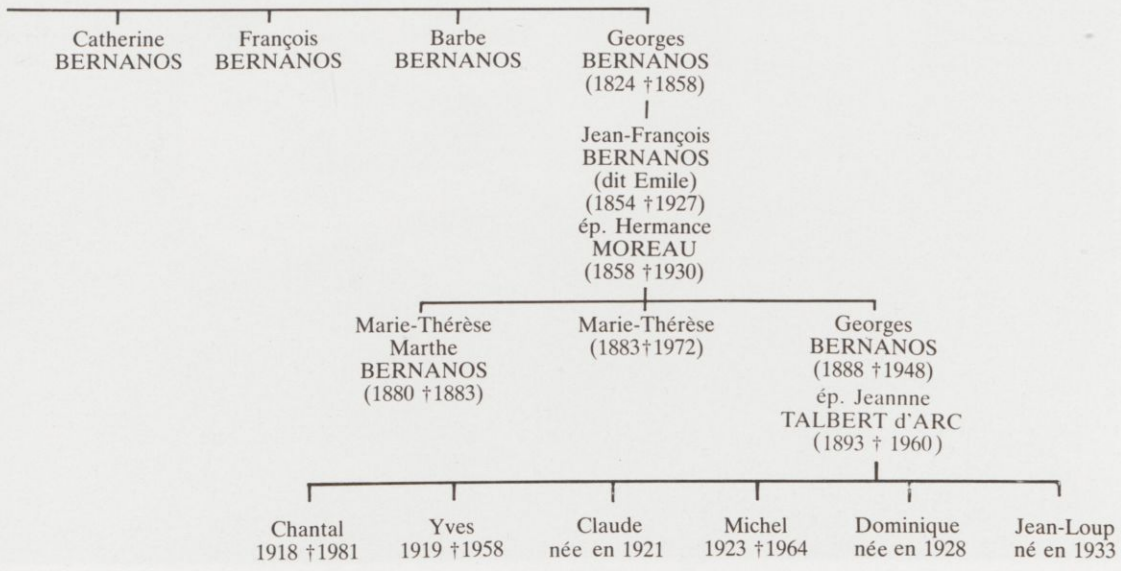




François Moreau, grand-père maternel de Georges Bernanos. Cultivateur à Pellevoisin (Indre).
Cette famille, quoique très modeste, appartenait à cette vieille paysannerie française que Bernanos considérait comme l'alliée naturelle de la noblesse : « C'étaient des gens de l'ancienne France, c'étaient des gens qui savaient vivre, et s'ils sentaient un peu fort la pipe ou la prise, ils ne puaient pas la boutique, ils n'avaient pas ces têtes de boutiquiers, de sacristains, d'huissiers, des têtes qui ont l'air d'avoir poussé dans les caves. Ils ressemblaient plus à Vauban, à Turenne, à des Valois, à des Bourbons, qu'à M. Philippe Henriot par exemple — ou à n'importe quel autre bourgeois bien-pensant... »
(les Grands Cimetières sous la lune.)



Marguerite Krier, grand-mère paternelle de Georges Bernanos, épouse de Georges Bernanos, cordonnier de son état, natif de Bouzonville (Moselle), « montés » à Paris en 1852 dans l'espoir d'y faire fortune. Parents d'Émile Bernanos. La famille, d'origine espagnole, était installée en Lorraine depuis le XVI^e siècle. Elle connut des fortunes diverses. L'ancêtre le plus célèbre fut sans doute le capitaine flibustier Jean Bernanos, né à Metz le 6 mars 1648. Promu par ordre du roi major de Port-de-Paix à Saint-Domingue, il mourut glorieusement au combat, en juin 1696.





« L'enfant que je fus »

« Je suis né le 20 février 1888 à Paris (26, rue Joubert) où mes parents résidaient pendant l'hiver, mais j'ai passé les meilleurs jours de mon enfance et de ma jeunesse dans une vieille propriété de campagne appartenant à mon père, au petit village de Fressin (Pas-de-Calais), dans un pays de grands bois et de pâturages où j'ai plus ou moins fait vivre depuis tous les personnages de mes romans.

[...]

« Ma famille paternelle est de lointaine origine espagnole, mais française depuis le début du XVII[e] siècle et fixée depuis en Lorraine. La famille de ma mère est berrichonne. » *(Le lendemain, c'est vous !)*

« Sans en avoir vraiment cherché la source mon père faisait volontiers état de son ascendance ibérique. Un de ses amis d'enfance a raconté qu'il lui arrivait parfois de ne pas se laver "pour avoir le teint espagnol !" De ses ancêtres venus d'Espagne il a hérité un sens aigu de l'honneur, la fierté, la soif d'aventures, et son attirance pour le risque — une de ses devises était : "Faire face !" Des aïeux lorrains il reçut le goût de l'errance — leur généalogie démontre, en effet, que tout en quittant rarement leur province, ils ne restaient pas souvent en place. Quant à Bernanos, plus de deux douzaines de déménagements témoignent de ce nomadisme chronique. De ces vignerons, ces commerçants, ces avocats, ces petits artisans et enfin de ces prêtres, qui le précédèrent dans ce monde, il hérita aussi non seulement sa foi chrétienne mais son opiniâtreté, sa



Hermance Bernanos et son fils Georges, âgé de dix-huit mois.



« Nous avons été élevés par de trop bonnes mères,
trop patientes, trop courageuses,
si dures à la besogne, si dures et si douces
avec leurs tendres cœurs vaillants, inflexibles. »
(Nous autres Français)

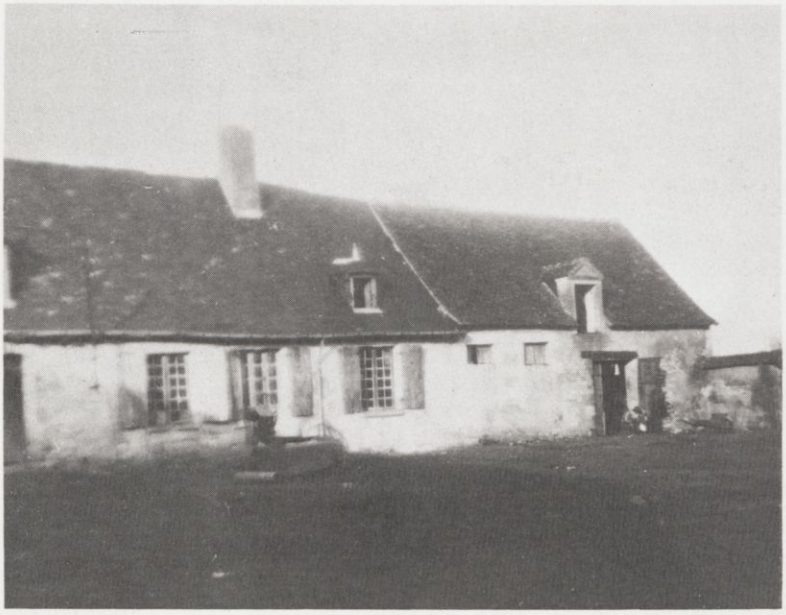
Au premier rang à gauche, Georges, au deuxième rang, au centre, sa sœur et, au dernier rang, sa mère.



« Qui m'a le premier appris que la Foi est un don de Dieu ?...
Ma mère sans doute. »
(Les Grands Cimetières sous la lune)
← *Hermance Bernanos avec ses enfants Marie-Thérèse et Georges.*



François Moreau, (à droite)
père d'Hermance, de Modeste, et d'Ernest.



Ferme de Villablin, près de Pellevoisin,
dans l'Indre, où vécurent les Moreau.



Ernest Moreau dit le « bel Ernest »,
frère d'Hermance Bernanos et oncle de Georges.



Georges Bernanos à Pellevoisin
avec son cousin Gustave Laufrais, vers 1894
(Photo Émile Bernanos).



Modeste Moreau, épouse de Jules Laufrais,
sœur d'Hermance et d'Ernest,
mère de Gustave Laufrais et de Julia Camail.